

# Opération **HISTOIRE ET MÉMOIRE** de la Guerre d'Algérie



Autour de  
**LA TRAHISON**  
de Philippe Faucon  
Sortie le 25 Janvier 2006

*La Trahison* de Philippe Faucon présente la Guerre d'Algérie à hauteur d'homme, à travers le prisme d'une histoire vécue par un jeune appelé. Il s'inspire pour cela d'un récit autobiographique de Claude Sales (*La Trahison*, Le Seuil, 1999). Claude Sales a été aspirant puis sous-lieutenant en Algérie de juin 1958 à décembre 1959.

Le livre qu'il a tiré de cette expérience a été écrit et publié près de quarante ans après les faits.

Il nous a semblé intéressant de confronter l'étude de ce film aux témoignages d'autres participants au conflit.

C'est pourquoi l'**Agence Cinéma Education** propose aux enseignants l'intervention dans les classes, suite à la projection du film, de témoins vivants, anciens appelés de la Guerre d'Algérie.

Ces témoins sont membres des deux principales associations d'anciens combattants de la Guerre d'Algérie : la **FNACA** ((Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Algérie, du Maroc et de Tunisie) et l'**ARAC** (Association Républicaine des Anciens Combattants), qui ont souhaité s'associer à la sortie de ce film.

Ils ont l'habitude d'intervenir dans les classes et présentent toutes les garanties de sérieux et de neutralité.

Pour préparer cette intervention, nous proposons aux enseignants dans ce document :

- un **modèle de questionnaire** dont les enseignants peuvent s'inspirer.
- les **réponses d'un appelé**, pour exemple
- une **présentation des associations partenaires** : la FNACA et l'ARAC

---

Pour être mis en relation avec un témoin, contactez l'**Agence Cinéma Education**  
01 40 34 92 08 / [vphilippot@agence-cinema-education.com](mailto:vphilippot@agence-cinema-education.com)

# Le Questionnaire

---

## Le départ

- Quel âge aviez-vous lors de votre départ pour l'Algérie ?
- Cet âge a-t-il eu une incidence sur votre façon de voir les événements ?
- Avez-vous suivi l'ordre de partir en Algérie sans vous poser de question ?
- Aviez-vous le sentiment de partir à la « guerre » puisqu'on ne l'appelait pas comme cela à l'époque ?
- Aviez-vous déjà vu des Algériens ? Que pensiez-vous d'eux ?
- Contre qui pensiez-vous combattre ? Qui était l'ennemi selon vous ?
- Imaginiez-vous que l'Algérie pouvait devenir indépendante ?

## Sur place

- En quoi consistait votre vie quotidienne ? / [Que faisiez-vous au quotidien ?]
- Avez-vous eu peur ? / [Viviez-vous dans un climat d'insécurité ?]
- Voyiez-vous souvent des ennemis ?
- Aviez-vous des contacts avec la population locale ?
- Avez-vous torturé ou vu torturer ?
- Vous est-il arrivé d'avoir envie de désobéir aux ordres, voire de désobéir ?
- Aviez-vous des contacts avec la France (permissions, courrier, informations) ?

## Après le retour

- Qu'avez-vous pensé des accords d'Evian ? Comment les avez-vous vécus ? (trahison ou libération)
- Avez-vous eu envie de parler tout de suite de votre expérience en Algérie ?
- Avez-vous eu le sentiment d'être entendu ?
- Cette période est-elle encore importante dans votre vie ?
- Pensez-vous qu'il faille juger les tortionnaires ?
- Que propose le film *La trahison* de nouveau par rapport aux autres films sur le même thème ? Quel est selon vous l'intérêt du film *La trahison* ?

# Les Réponses d'un appelé

---

## Interview de Serge DROUOT, le 30 novembre 2005

Serge Drouot est secrétaire national de la FNACA, président de la Commission GAJE (Guerre d'Algérie Jeunesse Enseignement). Mais il s'exprime ici en son nom propre et ne raconte que son histoire personnelle. Le style oral a été conservé. En revanche, les coupures n'ont pas été indiquées.

### Le départ

#### 1. Quel âge aviez-vous lors de votre départ pour l'Algérie ?

J'ai été appelé sous les drapeaux le 4 novembre 1959, à vingt ans. C'est vraiment un cas particulier, mon cas, car j'ai eu vingt ans le 16 septembre 1959, le jour du discours de De Gaulle sur l'autodétermination. Cela m'a marqué profondément. J'ai d'abord fait quatre mois de classes à Coulommiers, à faire des manœuvres, apprendre à manier des armes, puis je suis parti en Algérie. Je ne pensais pas partir en Algérie avec ce discours de De Gaulle : il y a eu tellement une avancée vers une solution négociée, possible, que j'ai alors l'espoir de ne pas partir comme mes camarades plus âgés que moi. Malgré tout je vais partir et je vais faire deux ans là-bas.

#### 2. Cet âge a-t-il eu une incidence sur votre façon de voir les événements ?

On sort du Second conflit mondial, dont on a vécu les privations, la séparation du père. Moi je suis d'un milieu simple : mon père est ouvrier, ma mère est femme de ménage. J'ai eu la chance d'aller jusqu'au BEPC car mes parents ont fait d'énormes sacrifices.

A 18 ans c'est le recensement ; à 19, le Conseil de révision, un examen médical. Je ne souhaite pas partir en Algérie mais, comme tous les autres je n'ai qu'une inquiétude, c'est être réformé au Conseil de révision, ou être ajourné. Celui qui est réformé à cette époque-là est la honte de la famille et ne pourra pas être embauché dans des administrations importantes comme EDF. Le service militaire est considéré comme un passage de l'enfance à l'âge adulte, à 21 ans. On dit alors « Bon pour le service, bon pour les filles. » En plus, à cette époque-là, le père a fait la guerre, le grand-père a fait la guerre. A chaque génération sa guerre, ça ne heurte personne.

Arrive cette guerre d'Algérie avec ce qu'on nous a enseigné à l'école dès le plus jeune âge : l'Algérie c'est la France. Ce sont trois départements. On sort du XIXe siècle où plus un pays a de colonies dans le monde, plus il rayonne ; la France est fière d'avoir l'Algérie quand elle perd l'Indochine. Quand ça se déclenche là-bas, on connaît très peu de choses.

#### 3. Avez-vous suivi l'ordre de partir en Algérie sans vous poser de question ?

On se pose toujours des questions. Mais je pars avec l'espoir que les choses vont se terminer très rapidement. C'est totalement différent de celui qui est parti en 1956 et des rappelés. Moi je me disais que je reviendrais bientôt, que je ferais l'aller et retour.

#### 4. Aviez-vous le sentiment de partir à la guerre, puisque l'on ne l'appelait pas comme cela à l'époque ?

Oui. Moi j'ai malheureusement eu plusieurs camarades de quartier qui ont été tués en Algérie. J'ai assisté à leurs obsèques. Je sais que là-bas c'est une guerre avec tout ce que cela comporte. Même si je n'ai pas toute la vision des choses puisque je suis encore en France.

Certains pensent que l'on a de la veine, que l'on va voir un beau pays – d'autant plus qu'à cette époque-là on ne voyage pas. Pour faire Paris-Le Mans on mettait quatre heures et demie. Je n'avais jamais été à l'étranger. Certains n'avaient jamais pris le train, l'ont pris pour la première fois en allant à l'armée.

#### 5. Aviez-vous déjà vu des Algériens ? Que pensiez-vous d'eux ?

Oui. Moi j'habitais Boulogne-Billancourt. Il y a les usines Renault, sur 35 000 salariés il y a un tiers d'Algériens. Je vivais avec des Algériens. A Renault il y a eu des actions contre la guerre d'Algérie diversement menées, puisqu'il y avait un puissant syndicat CGT, il y avait un syndicat FO, un syndicat CFTC, une section du PC, une section MNA, une section FLN, avec tout ce que cela peut comporter d'approches différentes sur le conflit. Il y avait des quartiers entiers où s'entassaient des travailleurs immigrés dans des conditions sordides.

La guerre d'Algérie m'a profondément marqué avant mon départ, car j'ai perdu mon meilleur copain, et aussi pour une autre raison. Un jour on a vu arriver un jeune Algérien, Laïfa Khelifati. Il avait fait de brillantes études à Alger, où la fac n'a pas voulu de lui et lui a dit d'aller faire des études à Paris. Il a atterri chez moi, profondément déçu, en 1955-1956. Il écrivait des poèmes, il était très érudit. Il a été contraint de trouver du boulot à la blanchisserie à Boulogne-Billancourt, comme manœuvre. Le soir, il couchait dans un foyer de travailleurs nord-Africains, où il y avait sans cesse des descentes de police. Un jour, avant novembre 1956, il est venu nous trouver pour dire qu'il rentrait en Algérie, cela contre toute attente ; il nous a dit repartir combattre avec ses frères. Je n'ai plus eu de nouvelles. En Algérie, j'ai passé 24 mois avec une seule crainte : me trouver en face de lui.

## **6. Contre qui pensiez-vous combattre ? Qui était l'ennemi selon vous ?**

Moi j'avais un père engagé syndicalement. Mon père était militant du PC et à la CGT, donc j'ai été élevé dans cette culture. J'ai soutenu ceux qui à un moment donné, bien avant que je parte, ont écrit au président de la République, refusant de porter les armes : Jean Clavel, Alban Lichti. Ils étaient au secret. Il y avait bien des années que je savais que l'Algérie devait devenir indépendante. Je n'avais pas attendu le discours du général De Gaulle.

Cela étant, en faisant mes classes, j'ai aussi droit au « bourrage de crâne », à « l'action psychologique » : il y a une poignée de rebelles en Algérie et il faut rétablir l'ordre, d'autant plus que l'Algérie c'est la France, et la France est affaiblie par le Second conflit mondial.

J'ai droit au langage : si l'on perd l'Algérie, c'est deux mille chômeurs en France ; on n'aura plus d'oranges... Or l'orange est un symbole, c'est un fruit exotique. On nous dit aussi des mots comme « bougnoules », « crouilles » pour qualifier les Algériens, on dit que ce sont des fainéants, qu'ils marchent à coups de trique... On nous dit aussi que l'on va apprendre à tuer. Ça a pris chez certains.

## **7. Imaginiez-vous que l'Algérie pouvait devenir indépendante ?**

Je n'ai pas de cas de conscience : je sais que je pars pour une guerre qui n'est pas une juste cause à mes yeux. Je suis pour une solution négociée depuis longtemps, dès le départ. Je suis pour la paix en Algérie.

D'ailleurs, les premiers qui créent l'embryon de FNACA en 1958 veulent mettre fin à cette guerre ; c'est leur premier objectif. A un degré moindre, ils cherchent à obtenir le respect pour les anciens combattants.

## **Sur place**

### **8. En quoi consistait votre vie quotidienne ?**

J'ai découvert, après 27h de traversée à fond de cale, la ville de Bône, en mars 1960. Je suis émerveillé par la lumière, la beauté. Je suis ensuite arrivé dans un camp dans le Constantinois, une belle région d'Algérie, sauvage. J'ai été affecté dans un commando de chasse. Je n'en menais pas large, car je savais ce que cela comportait : un des rôles du commando de chasse était de partir la nuit en djellaba pour mieux surprendre les fellagha.

J'ai aussi été infirmier pendant la permission de quelqu'un d'autre. Je me suis retrouvé infirmier alors que je n'avais aucune notion d'infirmier. Heureusement je ne suis pas resté longtemps.

Les tâches essentielles étaient de distribuer les comprimés de nivaquine contre le palu et de clonazone pour purifier l'eau. Peu de temps après on m'a muté à l'état-major à Bône. Je me suis retrouvé dans un bureau pendant un certain temps. S'ils avaient enquêté sur mes origines (mon père militant cégétiste), ils ne m'auraient pas affecté à l'état-major.

J'y ai fait un certain nombre de mois puis j'ai été réaffecté dans un centre militaire d'internés à une vingtaine de kilomètres de Bône. Notre rôle consistait à garder jour et nuit des prisonniers. Il y avait 70 gardes pour 1200 prisonniers. Les prisonniers étaient des hommes pris les armes à la main, ou arrêtés comme suspects, ou des prisonniers politiques, ou des Algériens raflés à Paris, à la Goutte d'Or. Ils étaient bien traités.

Enfin j'ai été muté à Souk-Ahras, dans une compagnie de discipline, où les conditions étaient pénibles.

Nous avons supporté ces conditions de vie car nous sortions de la Seconde guerre mondiale où nous n'avions rien, mais aujourd'hui ce ne serait plus possible. On a été livrés à nous-mêmes à vingt ans, avec un grand isolement, et sans aînés pour nous soutenir.

### **9. Avez-vous eu peur ?**

Oui. Je suis parti avec la peur de me trouver face à face avec quelqu'un que je connaissais, et avec l'idée que je pouvais mourir. Puis on ne pense plus à la peur, à part dans des moments particuliers, quand on est de garde, ou pendant des opérations. Puis la peur recommence quand la fin du service approche : on a peur de se faire descendre avant de revenir en France.

Enfin, j'ai eu peur de certains harkis. En janvier-février 1962, je dors sur mon arme. D'ailleurs on ne confie qu'un fusil pour deux harkis. Je n'ai pas confiance.

### **10. Voyiez-vous souvent des ennemis ?**

J'en ai arrêté, j'en ai contrôlé.

### **11. Quels contacts aviez-vous avec la population locale ?**

Certains ont eu de bons contacts : les appelés chargés de l'enseignement, de l'assistance médicale gratuite.

Moi je n'ai pas eu de bons contacts, en tant que militaire.

C'est pendant les 3 derniers mois que j'ai eu le plus de contacts avec la population. On devait contrôler la population. On devait demander leurs papiers d'identité à des gens qui faisaient beaucoup plus vieux que leur âge... J'ai eu cette chance de ne jamais avoir tué personne.

### **12. Avez-vous torturé ou vu torturer ?**

La torture a existé, ne pas le dire serait mentir. Mais dire que tout le monde l'a pratiquée serait aussi un mensonge. Je n'ai pas vu torturer. La torture était pratiquée dans des endroits très particuliers, et par certaines personnes.

J'ai perdu mon copain avant de partir à la guerre, mais je n'en ai jamais voulu à ceux qui l'avaient tué, car ce sont les gouvernements qui ont décidé la guerre.

Mais dans les moments où l'on voit son camarade se faire descendre, on en veut à celui qui commet l'acte, pas à celui qui commande l'acte.

### **13. Vous est-il arrivé d'avoir envie de désobéir aux ordres, voire de désobéir ?**

J'ai eu envie de désobéir, mais ça n'est pas dans ma nature car ça ne règle pas les problèmes. La bonne solution c'est d'essayer de convaincre les autres qu'il faut se comporter d'une certaine façon. Mais ce n'est pas simple, et il y a eu des moments où j'ai été impuissant.

L'être est parfois passif : il ne désobéit pas, mais il n'obéit pas pour autant.

Quant on a vingt ans, on accepte difficilement les ordres, surtout de la part d'officiers qui ne nous respectent pas.

### **14. Aviez-vous des contacts avec la France (permissions, courrier, informations) ?**

Les appelés avaient 21 jours de permission en tout et pour tout, quelle que soit la durée du service, dont huit jours déjà passés en France avant de partir. Les militaires d'active avaient beaucoup plus de jours de congé que nous. Certains demandaient à se marier pendant leur service pour avoir des jours de permission en plus.

J'ai voulu placer ma permission le plus tard possible, pour éviter de retourner en Algérie si la guerre s'arrêtait pendant ma permission. Ça n'a pas marché : j'ai dû retourner en Algérie à la fin de ma permission, en août 1961.

Tout au long de mon service, je n'ai pas vraiment raconté la vérité à mes parents, pour les rassurer. Mes lettres ne donnaient que des informations partielles. A la fin, mes lettres étaient censurées, de toute façon.

## **Après le retour**

### **15. Qu'avez-vous pensé des accords d'Evian ?**

Je suis arrivé le 3 mars 1962 à Paris.

C'est pas trop les accords qui importent, mais c'est le cessez-le-feu, le 19 mars 1962. Partout, ici, c'est la fête. Il y a un soulagement : il y a ceux qui ont hâte que leurs enfants reviennent, ceux qui sont soulagés que leurs enfants ne partent pas. On n'est pas tellement intéressé par l'indépendance de l'Algérie en tant que telle.

### **16. Avez-vous eu envie de parler tout de suite de votre expérience en Algérie ?**

Non. Je me suis même heurté avec ma famille.

On habitait un petit deux-pièces. Avant de partir, mes parents et ma jeune sœur couchaient dans la chambre, et moi dans la pièce. Quand je suis revenu, on m'a fait comprendre que j'étais de trop : j'étais majeur, il fallait que je prenne une chambre d'hôtel.

J'ai eu des frictions avec ma famille à propos de choses idiotes. Je ne comprenais pas que l'on donne au chat du bif steak haché alors que nous mangions très mal en Algérie.

Après j'ai voulu prendre un travail mais je n'ai pas pu : je pesais 43 kg à ce moment-là, je suis parti en maison de repos.

J'ai commencé à pouvoir en parler vraiment à partir du moment où j'ai commencé à être actif à la FNACA. Mes enfants, mon épouse savent, mais pas tout. Ils ne peuvent pas comprendre certaines de mes attitudes aujourd'hui. C'est le lot de tous les anciens appelés.

Je n'ai pas retrouvé ma place à EDF ; les techniques ont évolué considérablement en peu de temps, mon avancement a été brisé par ces années de guerre.

Et il y a des incompréhensions, même dans nos propres familles, sur cette guerre. Il y en a qui disent que l'on n'a pas été capables de garder la France à la France ; d'autres pensent que l'on est des salauds, que l'on a fait que de torturer. Il y a donc eu un repli sur soi-même des appelés. Il y a même eu des gens internés en hôpital psychiatrique.

Moi j'estime que malgré les divergences la famille ne m'a pas trop laissé tomber.

A un moment il y a un sentiment de ras-le-bol, de mécontentement : on a passé les plus belles années de notre jeunesse en Algérie.

### **17. Quel est selon vous l'intérêt du film *La trahison* ?**

Tout film sur la guerre d'Algérie, quel qu'il soit, a sa raison d'être et, si on le situe bien avant, peut ouvrir le débat de manière sereine.

Au niveau des témoignages, *La Guerre sans nom* de B. Tavernier c'est le summum, mais ce n'est pas un film grand public. Les films de fiction comme *Avoir vingt ans dans les Aurès* ou *R.A.S.* sont intéressants mais il y a des images qui ne reflètent pas la réalité.

Je n'ai rien trouvé à redire sur le réalisme de *La trahison*. Son grand mérite est aussi d'avoir été tourné en Algérie, avec des personnages qui ont accepté de jouer des rôles là-bas. C'est intéressant par rapport aux élèves : que des enfants de combattants de l'armée algérienne aient accepté de jouer un rôle dans un film de cette nature est très important.

L'histoire est authentique, et ouvre le débat sur les questions « Qui trahit qui ? » et « Qu'est-ce que la trahison ? ».

Le sous-lieutenant ne sait pas répondre à la question de Taieb qui demande ce que les FSNA vont devenir, parce qu'il ne peut pas répondre ; personne ne sait.

Ce film, en plus, n'a aucune agressivité.

**Propos recueillis et retranscrits par Hélène Chauvineau et Valérie Marcon, enseignantes**

# Les associations partenaires

---

## La FNACA (Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Algérie)

Créée en pleine guerre d'Algérie, le 21 septembre 1958, la FNACA, Fédération Nationale des Anciens Combattants en Algérie, Maroc et Tunisie, est l'association spécifique des anciens combattants en Afrique du Nord. Comme le stipule l'article 2 de ses statuts, elle est indépendante à l'égard des pouvoirs publics et de tout parti politique.

Elle regroupe à ce jour 371 121 adhérents rassemblés dans 3 560 comités locaux ou cantonaux.

Elle a créé en 1981 la commission GAJE (Guerre d'Algérie Jeunesse Enseignement ) qui a pour objectif *“d'apporter aux jeunes, qui sont l'avenir de la France, les chaînons essentiels de la mémoire, le message d'une génération qui a subi un passé douloureux et veut pour les générations montantes, bâtir un avenir de paix, de compréhension, de fraternité. Sensibiliser la jeunesse sur un problème si déterminant pour son avenir.”*

FNACA

37/39 Rue des Gâtines 75020 PARIS

Téléphone: 01 44 62 86 62 / Fax: 01 47 97 67 53

<http://www.fnaca.org/>

## L'ARAC (Association Républicaine des Anciens Combattants)

L'ARAC fut fondée en 1917 durant la Première guerre mondiale par Georges Bruyère, Paul Vaillant-Couturier, Raymond Lefèbvre, Henri Barbusse (président) et leurs amis, tous combattants du conflit.

Ils lui fixèrent notamment comme objectifs :

- *« de rassembler les hommes et les femmes dans l'action contre la guerre, pour la paix et la solidarité entre les peuples.*
- *de promouvoir les idéaux républicains de liberté, d'égalité et de fraternité et lutter contre le colonialisme et le fascisme.*
- *de cultiver la Mémoire de l'Histoire dans un esprit de vérité. »*

Depuis 1917, l'ARAC est toujours restée fidèle à ses orientations, tout en adaptant son action aux circonstances de l'époque, même lors des moments les plus dramatiques de la vie nationale et internationale.

L'ARAC compte aujourd'hui 80 000 adhérents, dont environ 90% ont combattu en Algérie.

ARAC

2 Place Méridien 94800 VILLEJUIF

Téléphone : 01 42 11 11 11 / Fax : 01 42 11 11 10

<http://www.arac-et-mutuelle.com/Arac/>